

Aimer les lichens

Dans l'industrie, on appelle ça le *greenwashing* : la manifestation d'une préoccupation écologique efface toute mauvaieseté. Prononcez « développement durable » et vos abus sont absous : pollutions massives, travail d'enfants, destructions d'espèces, ethnocides, diffusion de plastiques et de chimies toxiques, méthodes managériales ignobles, etc. Un petit coup de vert, et hop, votre marque respire. C'est épatant, et il s'avère que le *greenwashing* fonctionne aussi dans le monde littéraire. Plus un catalogue sans panda, plus une couverture sans feuille, la nature phagocyte l'édition au moment où la Terre atteint des acmés de souffrance. L'autruche n'est pas une espèce en voie de disparition puisque nous en sommes, et de belles. Pussions-nous tout de même ne pas être aussi des dodos... Aux yeux de certains esprits impertinents, l'écofiction a toutefois l'inappréciable avantage de bouter hors du champ cette vieille autofiction qui a lassé tout le monde – mais ne nous préparerait-on pas l'autoécofiction ? Désormais tout le monde s'enquiert des parterres et des jardinets, des zoiseaux et de la vie des arbres, ces « seigneurs silencieux » (*sic*), ouvrant toutes les fenêtres ouvertes sur la jungle (en péril) du monde (vert). Tarzan, reviens, ils sont devenus fous ! Bien sûr, ça n'est jamais qu'un effet de mode de plus, et il n'échappe pas aux ridicules. Mais qui aura l'impudence de nous écrire aujourd'hui une belle œuvre consacrée aux rondeurs d'un vieux diesel de caboteur, aux stridences insoutenables d'une scie à ruban, aux carnages brutaux d'une presse de forge sise en casse automobile, aux émanations volubiles d'un chantier de construction ? Eh, l'exaltant n'est-il pas autour de nous, tout le temps et partout ? L'Argentin Adolfo Bioy Casares le trouvait chez les femmes et dans la littérature italienne (*Des choses merveilleuses*, Héros-limite, 2020), mais aujourd'hui c'est plutôt auprès de Rachel Carson (1907-1964) que nous allons chercher *Le Sens de la merveille* (Corti, 2021). Dans ce recueil d'articles traduits par Bertrand Fillaudeau pour la collection « Biophilia » aux vertes couvertures, l'auteure de *Printemps silencieux* (Plon, 1968 ; Wildproject, 2012) aborde sur son ton incomparable les préoccupations qui relevaient dès les Trente Glorieuses de la coexistence compliquée d'une humanité fascinée par ses nouveaux joujoux technochimiques et d'une Nature qui n'en pouvait mais. Épanchages de chimies nocives, graines toxiques, destructions d'écosystèmes, Rachel Carson énonçait il y a soixante-dix ans ce que dénoncent toujours ses descendants. Que l'humanité est lente à corriger ses dérives... Mais qu'elle est vive à commettre des âneries et à s'épancher ! Ce qui fait de Rachel Carson un personnage incontournable, c'est qu'il n'est justement jamais chez elle de contemplations sans proposition ou de divinations sur les dégâts à venir. Elle nous sert avec un grand sens poétique son amour des espaces sauvages, libres, sonores et odorants, des constats étayés par des études scientifiques et des réflexions constructives. Elle mène en somme un lobbying organisé, exempt de ces déclarations vaines d'intentions frelatées qui jaillissent de toutes parts aujourd'hui. Il faut espérer que le roman vert (*green novel*) ne soit pas le chien de des années à venir.

Éric Dussert